

Gainsbourg: la disparition d'un joueur de génie



**LOUIS B.
ROBITAILLE**

collaboration spéciale

Jeudi dernier, au ci-métrie Montparnasse, on avait tout prévu pour une mini-émeute, ou du moins la bousculade, à l'enterrement de Serge Gainsbourg, décédé d'une crise cardiaque le samedi précédent, seul, dans sa maison de la rue de Verneuil, à côté de saint-Germain-des-Pres.

L'enterrement privé lui-même avait eu lieu des neuf heures, dans la stricte intimité de la famille, des veuves, des amis proches et de vedettes. Quand on ouvrit les grilles, à onze heures, il y eut des centaines, quelques milliers de fans à défilé jusqu'à dans l'après-midi. Mais pas de défilé.

Depuis quatre jours, les médias débordaient d'hommages à l'un des deux derniers très grands auteurs-compositeurs-interprètes encore vivants (l'autre étant Leo Ferre). Ruee, comme il se doit, chez les disquaires, où l'on s'arrachait même son intégrale à deux cent cinquante dollars. Gainsbourg — alias Gainsbarre l'exhibitionniste de génie — avait un fan club d'inconditionnels, mais n'était pas fondamentalement «populaire».

Et peut-être la disparition de l'autre, Léo Ferre, aujourd'hui ou il y a cinq ans, aurait provoqué plus d'émotion. Quoi qu'en pense, Ferre avait la profondeur d'un prophète, c'est Moïse sur le Sinai, il a ses fidèles.

Gainsbourg, dont le talent est aussi grand, avait d'abord le génie de la facilité. Qu'il a toujours mis au service de personnages trop divers pour que le tout ne soit pas déroutant. Un magicien des mots, mais insaisissable. Un prince de l'ambigu. Il pourrait faire penser à Polanski, autre «petit génie», autre golden boy. Mais Polanski trainait derrière lui sa mère morte à Auschwitz, et Lucien Guinzbourg, né en 1929, portait l'étoile jaune dans Paris occupé. La friabilité, l'apparente superficialité de l'un et de l'autre, renvoient à une expérience précoce de la tragédie et de l'Histoire, laquelle, mêlée à beaucoup de pudore, aboutit à des provocations systématiques, au dandysme. Une manière comme une autre de se faire entendre de ses contemporains, mais ni Gainsbourg ni Polanski n'avaient ce côté rassurant qui permet de gagner des cours de popularité ou des élections.

Il y a dix ou douze ans, je m'étais retrouvé avec un photographe dans la maison de la rue de Verneuil pour la sortie de son film *Je t'aime moi non plus*, où, une énième fois, il exhibait Jane Birkin.

PARIS FRANCE

Au saut du lit, c'est-à-dire vers midi, Gainsbourg avait un certain tremblement dans les mains, qui avait quelque chance d'avoir des origines whiskiennes. Il en était déjà à son premier paquet de gitanes sans filtre. Et en même temps sa maison était (et est restée) une sorte de musée surchargé d'objets choisis et disposés avec un soin maniaque, au milieu d'une propriété hallucinante et de murs parfaitement noirs. Comment pouvait-on boire vraiment beaucoup de whisky, et ne pas tout casser dans ce magasin de porcelaines rares? A se demander si, depuis toujours, Gainsbourg ne s'était pas composé un personnage perpétuellement bourré de whisky parce que cela arrangeait sa timidité.

À un cas où l'on n'aurait pas saisi le message, il y avait, entre le piano à queue, des sculptures et des objets rares, une seringue posée en évidence, comme une œuvre d'art.

Gainsbourg buvait du whisky, mais peut-être moins que ce que disait la rumeur. Après son attaque cardiaque de 83 — ou après? il avait été obligé de couper complètement (se réservant pour les quatre paquets de gitanes), mais son

numéro public d'alcool bafouillant n'en était devenu que plus appuyé.

Deuxième crise en 86, puis ablation de la moitié du foie en 89: Gainsbourg ne buvait certainement plus — tout en gardant l'air commodelement saoul — mais persistait dans la gitane. Le jeu avec la Mort, même si on le joue avec des clowneries et des provocations, a toujours quelque chose d'autentique. Le problème, c'est qu'on ne parvenait pas toujours à le suivre dans le personnage affreusement compliqué qu'il avait posé sur le jeune artiste de génie de 1950, timide et complexé par sa laideur et ses grands oreilles.

Ce jour-là, rue de Verneuil, Gainsbourg faisait avec une bonne volonté touchante un «numéro» du genre à donner du piquant à l'interview. Au moment du départ, le téléphone sonne. Il nous retient: «C'est Jane qui appelle de Rome!» Là-dessus il actionne un haut-parleur, qui permettait d'entendre toute la conversation (à l'insu de sa femme). On ne savait pas si c'était leur sens du jeu, ou du commerce.

Dans les dix dernières années, cet exhibitionnisme — concernant Jane, puis sa jeune femme Bambou, puis sa fille Charlotte, clip de *Lemon Incest* — avait pris l'allure d'un système un peu lasant. Et dans ses apparitions à la télévision, l'air faussement bourré et les provocations de qualité variable tenaient

lieu souvent de propos intelligible. Les fans et les inconditionnels considéraient une onomatopée gainsbourrienne comme parole divine, mais en fait le faux message «tordu» correspondait bel et bien à une absence de message. Gainsbourg était un créateur de génie, mais ne se passionnait vraiment que pour ses créations, le jeu, le commerce des dames sans doute, probablement sa famille, éventuellement l'argent et le succès, la gloire. Il enrobait tout cela dans un numéro de kaléidoscope où chacun pouvait penser trouver ce qu'il cherchait, tandis que d'autres pouvaient penser que sous le masque il y avait une sincérité enfouie.

La vérité de Gainsbourg, en fait, c'est son amour de l'art, le plaisir qu'il tirait de son génie prodigieux de la facilité, sa capacité à concocter un «tube» en une demi-heure, à travailler à la commande pour Bardot ou Vanessa Paradis. Avec parfois — souvent — de purs chefs-d'œuvre de la langue et de la musique, depuis *La Javanaise* jusqu'à un album un peu méconnu, *Vu de l'extérieur*. Dans lequel, outre le célèbre *Pamela Popo* — «dont la peau est aussi noire qu'un conte d'Edgar Allan Poe» —, on trouve: «Je suis venu te dire que je m'en vais/ Et tes larmes n'y pourront rien changer...». On peut préférer Gainsbourg le créateur à Gainsbarre-le-fabriqué, mais au fond les deux étaient indissociables.

McLaughlin: sept grands principes, peu d'engagements

MARIO FONTAINE

qui se tiendra en juin à Halifax.

■ La chef du Nouveau Parti démocratique, Audrey McLaughlin, a exposé hier les sept principes fondamentaux nécessaires, selon elle, à l'établissement d'un nouveau programme d'unité nationale. Des principes tellement généraux que ses propres partisans y ont lu des messages diamétralement opposés:

■ «Le NPD ne dit pas non à une certaine décentralisation. Et pour un parti qui a une tradition centralisatrice, c'est un changement important», a commenté Phil Edmonston, le député néo-démocrate de Chambly;

■ «On doit démarrer avec les valeurs et les principes, et éviter le tir au pigeon d'argile», a estimé de son côté le chef du NPD manitobain, Gary Doer, pour qui le discours de Mme McLaughlin n'avait rien à voir avec les questions de centralisation ou de décentralisation.

S'adressant à quelque 200 militants réunis en conseil fédéral dans la métropole, celle-ci a voulu démontrer que le Canada n'est pas seulement une affaire de constitution, et que des ententes sur l'économie, l'environnement et les programmes sociaux devront aussi intervenir si on veut sauver le régime fédéral.

Ses engagements envers le Québec sont extrêmement succincts: «Un Canada renouvelé doit être un Canada dans lequel le Québec joue un rôle unique», a déclaré Mme McLaughlin. Un rôle qui lui permette de s'épanouir dans sa propre identité. Pour les détails, il faudra attendre au congrès national de la formation,

SUITE DE LA UNE

LIBÉRAL

Le congrès libéral approuve massivement le rapport Allaire

rainistes voulaient préciser que le rapport Allaire était une proposition non négociable a été tout simplement retiré.

Ryan fâché

«Je suis déjà évidemment mais je n'ai rien d'autre à dire», a lancé visiblement exaspéré le ministre Ryan, sortant précipitamment de la salle après que sa proposition ait été battue. «Je dois consulter mes gens», a-t-il expliqué, impatient, avant de quitter le congrès pour la journée.

Dans une tentative de compromis, les fédéralistes libéraux avaient proposé qu'on modifie un amendement parrainé par le comté de M. Ryan. On acceptait de ne pas inscrire que la négociation constitutionnelle devait être entreprise «avec le reste du Canada», à la condition toutefois que l'idée de «négociation» soit retenue.

Sur le chapitre, la leader néo-démocrate soutient que le débat sur l'unité canadienne ne doit pas se dérouler uniquement entre les premiers ministres d'Ottawa et des provinces, comme ce fut le cas pour l'Accord du lac Meech. La prochaine ronde de négociations doit aussi impliquer tous les Canadiens, assure-t-elle. Y compris les partis d'opposition, les autochtones, les habitants du Nord canadien, les minorités linguistiques, le milieu des affaires, les syndicats, les femmes, etc. Une sorte de forum ou d'assemblée constituante, une idée qu'elle lançait il y a huit mois.

Mme McLaughlin ne pose qu'une pré-condition au processus: que les négociateurs désirent demeurer au sein de la fédération canadienne renouvelée. Elle a esquivé une question lui demandant si elle serait prête à négocier une forme de souveraineté ou de structure supra-nationale avec le Québec.

Pendant que les néo-démocrates palabraient dans un grand hôtel du centre-ville, les libéraux de Robert Bourassa s'affrontaient quelques coins de rue là, braquant sur eux tous les projecteurs. Mme McLaughlin a vu dans le discours du premier ministre de vendredi une porte ouverte à la négociation et un attachement au lien fédéral. Mais, avertit-elle, attendons aussi d'avoir le point de vue du reste du Canada avant de se figer dans des positions trop étroites.

En revanche, pour des militants plus fédéralistes, comme Michel Dussault de L'Acadie, en refusant de parler explicitement de négociations, les libéraux réduisaient la marge de manœuvre du premier ministre Bourassa et risquaient de polariser le Canada anglais.

Mais encore plus que le contenu du débat, le déroulement des discussions a froissé les militants «fédéralistes» qui se sont sentis bousculés par l'ensemble du congrès. Dans un geste qui a amené des critiques amères de certains dirigeants du parti, Philippe Garneau le président de l'association de Vimont — largement souverainiste — a contesté la recevabilité de la proposition de compromis de M. Ryan. «On peut se poser des questions, M. Garneau est aussi co-président du congrès», rappelaient ouvertement des fédéralistes comme William Cosgrove et Henri-François Gautrin, de même que le chef de cabinet du premier ministre Bourassa, John Parisella. «Je suis un militant comme les autres, j'ai le droit de m'exprimer», expliquait en fin de journée M. Garneau.

Fermé non fermé

Bien que les militants aient refusé d'accepter de revenir aux négociations à 11, le Canada anglais ne doit pas y voir une rebuffade, estime M. Parisella. «C'est une forme de fermeté, non de fermeture», a-t-il insisté.

Mais l'intervention de M. Garneau, qui signifiait l'arrêt de mort de la tentative de ralliement, est tombée comme une douche d'eau froide. Sans tapage, plusieurs militants anglophones et fédéralistes, ont tenu des conciliabules inquiets par la suite.

Il y a beaucoup de militants qui sont blessés par cette démission, de lancer le député de Verdun, Henri François Gautrin, qui quelques heures auparavant affichait son assurance de voir un compromis adopté. William Cosgrove prédisait même que la position du ministre Ryan recevrait 80 p. cent d'appui.

En revanche, le président de la Commission jeunesse, Michel Bissonnette, ne cachait pas «être

soulagé et satisfait» de la tournée des événements. «Je ne pense pas que ce soit dangereux pour l'unité du parti, le référendum n'est pas demain matin», a-t-il rappelé reconnaissant qu'il s'agit d'une «rebuffade» pour les fédéralistes.

Pour M. Ryan, «le débat aurait dû se prolonger davantage, plus de militants auraient du se faire entendre». Il avait l'intention d'intervenir, ayant «le glissement du débat», mais je n'ai pas eu le temps de me rendre au micro, a-t-il lancé.

Pour M. Parisella, il n'est pas question que M. Ryan quitte le gouvernement, «M. Bourassa compte beaucoup sur lui», a-t-il dit.

INCENDIE

Une femme perd la vie dans un incendie brûlures et avoir été incommodée par la fumée.

La mère de Mme Gualdiere, Emilia Di Menna, 69 ans, le mari de la victime, Giuseppe, de même que ses deux fils, ont reçu leurs congés des hôpitaux où ils avaient été transportés.

C'est sous un escalier intérieur que l'incendie a pris naissance. La maison n'a toutefois subi que peu de dommages, dont la plupart sont dus à l'extrême chaleur qui y regnait.

Les Argentini, voisins immédiats des Gualdiere, ont été évacués hier matin par les odeurs de fumée perceptibles du deuxième étage. En sortant, ils ont réalisé le drame qui se jouait chez leurs voisins.

«Emilia était devant une fenêtre du deuxième étage et criait: au secours, au secours!», raconte Emilia Argentini. Ce sont les pompiers qui ont réussi à la tirer de là. Les deux fils Gualdiere, de poursuivre Mme Argentini, avaient réussi à prendre la fuite en sortant par une fenêtre arrière.

C'est un peu plus tard un Giuseppe Gualdiere défait qui est passé brièvement chez les Argentini. Reduit au chômage par des opérations aux genoux, le pauvre homme a dû trouver refuge avec sa famille chez des parents.

«Ca fait 20 ans que je connais Yolande, de dire Mme Argentini. C'était une femme très gentille, très aimable.» □

BELGRADE

Les tanks dans les rues de Belgrade l'opposition, des autorités socialistes (ex-communistes) de Serbie sur les médias. Les manifestants demandaient notamment la démission de cinq dirigeants de la télévision serbe.

«Les autorités auront recours à tous les moyens constitutionnels pour rétablir l'ordre et le calme», a déclaré hier soir le numéro un de Serbie, M. Slobodan Milosevic, dans une courte allocution télévisée où il a dénoncé «les forces de la violence et du chaos». Des sanctions judiciaires seront prises contre les responsables des émeutes, a indiqué le gouvernement serbe cité par Tanjug.

Les principaux bâtiments officiels étaient gardés par un impressionnant dispositif et la télévision transformée en véritable citadelle, protégée par pas moins de quinze blindés et près de trois cents policiers, équipés de casques, boucliers, masques à gaz, gilets pare-balles et kalachnikov.

De nombreux policiers armés stationnaient dans des autobus aux abords des bâtiments officiels, et dans les locaux de la radio et de la télévision, du parlement de Serbie ainsi qu'au siège du journal *Politika*, porte-parole de l'Assemblée suprême de la révolution islamique d'Irak (ASRII). Lors d'une attaque contre le siège de la division 39, «un nombre important d'officiers et de soldats de cette division ont rendu leurs armes et équipements de combats, dont 35 ont rejoint les forces populaires», a ajouté le porte-

violence des dernières heures et des affrontements entre forces de l'ordre et groupes de manifestants munis de pierres et de gourdes de fortune. Selon des journalistes sur place, la police avait lancé les hostilités en attaquant les manifestants au canon à eau et aux gaz lacrymogènes en fin de matinée, avant même le début de la manifestation.

De nouveaux troubles pourraient éclater aujourd'hui si Vuk Draskovic n'est pas libéré, a déclaré l'un des responsables du Mouvement serbe du renouveau, M. Bogoljub Pejic. Les députés du MSR, principal parti de l'opposition serbe, ont entamé une grève de la faim à l'intérieur du parlement de Serbie. Un autre responsable du mouvement, M. Jovan Marjanovic, a annoncé que le parti de Vuk Draskovic «passerait dans la clandestinité» si les autorités l'interdisaient. □

IRAK

Washington et Téhéran tancent Bagdad

que en privé que les services de renseignement américains avaient intercepté des communications radio indiquant que le commandement irakien a autorisé ses troupes à utiliser l'arme chimique en cas de nécessité.

Hier après-midi, l'opposition islamique irakienne basée à Damas a accusé le régime de Saddam Hussein d'avoir «utilisé des armes chimiques» contre les villes saintes de Kerbala et de Nadja, au sud de Bagdad, faisant de nombreuses victimes. L'opposition islamique et l'agence officielle de presse iranienne IRNA ont affirmé par ailleurs que la Garde républicaine avait bombardé Basra.

L'Union patriotique du Kurdistan irakien (UPK) a annoncé de son côté la chute de trois villes du Kurdistan, après avoir affirmé que Souleimanyah, chef-lieu de cette même région, était tombé jeudi. Il s'agit des villes de Shqalwa, dans la province d'Erbil, Darbandikan, dans la province de Souleimanyah, et Bavian, dans la province de Kirkouk.

D'autre part, le général Azhar Saadollah Khalil, commandant d'une division de l'armée de terre irakienne, opérant dans l'est de l'Irak, a été capturé hier par des «comités révolutionnaires», a annoncé un porte-parole de l'Assemblée suprême de la révolution islamique d'Irak (ASRII). Lors d'une attaque contre le siège de la division 39, «un nombre important d'officiers et de soldats de cette division ont rendu leurs armes et équipements de combats, dont 35 ont rejoint les forces populaires», a ajouté le porte-

partie. L'ASRII avait annoncé au contraire que trois commandants de l'armée irakienne avaient été capturés par des «comités révolutionnaires» dans une zone libérée» dans le sud de l'Irak après une offensive lancée par des «forces populaires».

Par ailleurs, l'agence iranienne IRNA, citant un communiqué de la SAIR, écrit que deux bataillons de chars étaient tombés aux mains des rebelles dans le sud de l'Irak. Des «forces populaires» ont capturé trois colonels lors d'un assaut contre le QG du VII^e corps d'armée irakien, ajoute IRNA. Citant des réfugiés irakiens, l'agence ajoute que les rebelles se sont emparés de quarante hélicoptères cachés dans une palmeraie entre Amara et Bassorah.

Toujours selon IRNA, les forces loyales à Saddam Hussein n'auraient toujours pas réussi à reprendre Amara malgré un pilonnage de la ville par l'artillerie et les chars. L'agence fait également état de combats hier à Bagdad, dans le quartier de Saddam City, où il y aurait de nombreux tués et blessés, si l'on en croit les témoignages de réfugiés irakiens. Les émissions de Radio-Bagdad ont été interrompues à deux reprises vendredi à cause d'attaques rebelles, selon un communiqué du parti islamique Dawa publié à Beyrouth.

Enfin, Saddam Hussein aurait été bless